SOUVENIRS

D'UN ARTILLEUR PRUSSIEN

SUR LA BATAILLE DE WATERLOO.

18 juin 1815—18 juin 1896.

Tandis que la littérature française ne cesse de s'enrichir par la publication de mémoires de toute sorte, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, et que nous pouvons écouter les récits de maréchaux, de généraux, d'officiers supérieurs, de médecins et jusqu'à des gens de plus mince fortune, nous ne rencontrons point à l'étranger la même abondance. Les qualités de race et de style expliquent cette supériorité de la France. Cependant lorsque nous rencontrons parmi les récentes publications d'outre-Rhin quelque volume de mémoires sur les premières années du siècle, et que ce volume a le mérite d'être pittoresque, il nous semble qu'il faut le signaler au public et en extraire quelques pages curieuses. C'est le cas d'un livre auquel son auteur a donné le titre: *Au temps des Français, ce que le grand père, la grand'mère ont raconté*, par M. Knœtel.

M. Knœtel a trouvé dans les papiers de son père un recueil de récits se rapportant aux années historiques de la période napoléonienne, au soulèvement contre le vainqueur, à la campagne de 1815, et il les a publiés.

Ignace Knœtel, né sur les confins de la Silésie, faisait le commerce de la verrerie; il allait acheter des bouteilles, des verres, en Bohême, les écoulait en Silésie, et ramenait ensuite des morceaux brisés aux fabriques, qui faisaient refondre ces déchets. Il continua ce métier de colporteur au milieu de la guerre engagée entre les armées napoléoniennes et les débris des troupes prussiennes; il fit même la contrebande de guerre, cachant des fusils et des munitions sous les amas de verre cassé, dont la visite par les gendarmes et les douaniers n'était guère commode.

"En 1809, Ignace Knœtel était allé rendre visite à son parrain, qui était meunier dans un endroit isolé, lorsque celui-ci lui dit: "Mon garçon " il faut que tu deviennes soldat, les " précautions sont prises pour que " tu ne fasses pas de résistance", et il lui montra des gens munis de chaînes, qui étaient là. Le jeune homme accepta de se faire enrôler à condition qu'on lui épargnât l'humiliation de la chaîne et il fut incorporé dans l'artillerie, sous les ordres d'un émigré français. Libéré en 1811, il fut rappelé sous les armes au mois d'avril 1813 et incorporé à la batterie d'obusiers n° 1 de Silésie. Il assista à la bataille de Dresde, à celle de Kulm, souffrit du typhus et enfin fit partie de troupes qui occupèrent les Flandres. Sa batterie resta de longs mois à Mons, puis sur les bords de la Meuse, entre Liège et Maëstricht.

"Lorsque Napoléon fut revenu de l'île d'Elbe et marcha contre nous, nous fûmes de nouveau mobilisés; le lundi de Pâques, nous nous mîmes en marche.

"J'avais été logé chez un médecin juif qui, lorsque je pris congé de lui, me donna quelques lignes écrites en français pour me recommander lorsque nous viendrions dans les pays de langue française. Nous restâmes environ quinze jours près d'Andennes, où nous fûmes joints au premier corps d'armée: nous marchâmes alors sur Namur, et c'est à cette occasion que je vis le vieux Blücher. Il y avait une croix sur la route, c'est là qu'il était assis sur un pliant, entouré de ses officiers, et il fumait avec satisfaction son "brûle-gueule" Sur sa tête grise, il portait un petit bonnet noir; en défilant, on criait: "Hourra! père Blücher!" Nous rencontrâmes ici de l'infanterie qui venait de se faire battre près de Charleroi et de Fleurus par les Français mais qui n'en était pas moins de bonne humeur."

Le 16 juin, Ignace Knœtel assiste à la bataille de Ligny, et sa batterie se trouvait, le matin, au-dessus du village de Bry, près d'un moulin à vent, peut-être celui où Blücher et Wellington se rencontrèrent l'après-midi. En face, devant soi, on voyait une plaine, qui s'étendait jusqu'à la grande forêt de Fleurus.

"Notre artilleur vit se déployer, de part et d'autre, en bataille, les troupes des deux armées. L'attaque commença à trois heures. La batterie d'obusiers No 1 avait été placée dans un chemin creux et elle prit une part active à la bataille. A un moment, elle tira à mitraille, à cinquante ou soixante pas de distance, sur les Français qui sortaient du bois. La batterie de Knœtel souffrit peu du feu ennemi parce qu'elle était à couvert, mais tout près d'elle et derrière elle, l'artillerie française fit de nombreuses victimes.

" Nous avions épuisé sept voitures de munitions et nous n'avions perdu que trois morts, deux blessés et six chevaux. Tard dans la soirée vint l'ordre de cesser le feu et de battre en retraite sur Wavre. Nous fûmes les derniers qui quittèrent le champ de bataille. Derrière nous vinrent des dragons. Le ciel s'était couvert de nuages et un orage éclata qui fut suivi d'une forte pluie. Tandis que je marchais derrière mon canon, aux dernières lueurs du crépuscule, mon voisin me dit:

"—Camarade, tu saignes!

"—Où donc?

"—Ici, à la jambe.

" En effet, à la cuisse, le sang coulait comme sortant d'un petit tuyau. Je sentis alors une douleur tranchante. Dans l'excitement de la bataille, je n'avais pas remarqué que j'étais blessé; un éclat d'obus m'avait touché et il n'y avait pas de temps à perdre; je dus continuer; je mis mon mouchoir sur le pantalon et continuai à marcher dans la pluie et dans la boue. Nous étions devenus presque sourds au bruit de la canonnade.

" Le matin, nous arrivâmes à Wavre; en traversant la ville, nous vîmes un incendie et les pionniers prussiens occupés à l'éteindre. Le 17 juin, le 1er corps campa près du village de Bierge, et l'on s'occupa à remettre en l'état les fusils et l'équipement; l'artillerie reçut de nouvelles munitions. Dans l'après-midi du 18 juin, le 1er corps prussien marcha sur Ohain à travers une interminable forêt de chênes; la marche fut très pénible; de temps à autre la colonne s'arrêtait parce que les canons s'enfonçaient dans la boue et qu'on avait de la peine à les remettre sur la route.

"La canonnade interrompue que l'on entendait indiquait qu'il se livrait une grande bataille. Enfin, au coucher du soleil, nous arrivâmes en plein air et nous eûmes sous les yeux tout le champ de bataille et toute la bataille.

" Comme le terrain s'abaissait vers l'ouest, nous pouvions tout voir et reconnaître distinctement, à droite, les lignes rouges et sombres des Anglais, des Hanovriens, des Brunswickois et, devant nous, sur la chaussée de Bruxelles, les Français, qui faisaient leur dernière attaque. Nous vîmes aussi nos propres troupes engagées dans le combat. Il avait plu, le ciel était encore tout couvert de nuages noirs. Peu d'instants avant le coucher du soleil, les nuages s'écartèrent à l'ouest et le soleil se montra dans toute sa gloire, éclairant tout le champ de bataille, et notamment les lignes rouges des Anglais, qui avançaient, tandis que les Français battaient en retraite. Il est impossible d'écrire la jubilation qui éclata, tous les tambours battirent, toutes les trompettes sonnèrent et un détachement après l'autre hurla: "Hourrah!" Nous fûmes tellement emballés que nous nous dîmes l'un à l'autre: " Nous venons de marcher " pendant deux jours, nous sommes " éreintés, mais s'il le faut nous mar- " cherons encore deux jours."

"Comme la bataille était gagnée et que la nuit tombait, les troupes ne furent plus employées. Après une courte marche, on fit halte dans un champ de pois pour y camper. La bataille avait été acharnée, partout des morts et des mourants, dont quelques uns déliraient encore tout haut.

" Très fatigués, nous nous couchâmes et cherchâmes à dormir avec nos sacs comme oreillers, mais pendant longtemps nous ne pûmes trouver le repos que troublaient les cris des mourants. L'un de ceux-ci répétait sans cesse: "Dois-je apporter le café, dois-je bourrer la pipe?...." La nuit était profonde, la lune s'était levée à l'est. A deux pas de moi était couché un grand et bel officier anglais.

"La lune tombait sur sa figure pâle et sur les innombrables petits boutons qui ornaient le devant de son uniforme. Comme il manquait des boutons à ma veste, je me dis: "Voilà de bien beaux boutons." Je m'approchai du mort et j'enlevai avec un canif six boutons. Je me couchai ensuite et je m'endormis."

Le petit-fils qui a édité les mémoires de son grand-père nous apprend qu'on conserve encore précieusement dans la famille les six boutons argentés qui portent un cor de chasse et l'inscription "The Kings German Legion."

—LE—

BOUQUET DE VIOLETTES.

I

Lorsqu'à la caserne, un matin après le rapport, des cavaliers du 3e escadron, accourus au bruit de la détonation, pénétrèrent dans la chambre du maréchal-des-logis, Gérard, ils le trouvèrent étendu tout sanglant sur le plancher, la poitrine trouée d'une balle, mais respirant encore. On transporta le suicidé à l'hôpital, où je le vis arriver, soutenu, ou plutôt porté, par deux soldats infirmiers. Son visage était blanc comme celui d'un mort, et sa tunique défaite laissait voir une large tache rouge un peu au-dessous du sein gauche.

La blessure n'était pas mortelle. Au bout de quelques jours, la fièvre et le délire ayant cessé, l'état du malade s'améliora sensiblement. Bientôt même, nous pûmes causer,—nous étions voisins de lit,—et ces entretiens nous faisaient un peu oublier, à lui ses souffrances, à moi mon ennui, car j'entrais alors en convalescence et, la douleur physique ne m'empêchant plus de penser, je restai tout entier livré au désespoir d'être enfermé dans cette horrible salle d'hôpital, triste comme une prison, où régnait une fade odeur de maladie qui finissait, à la longue, par vous donner un haut-le-cœur.

Je sus que Gérard était un garçon de conduite, un travailleur qui passait ses soirées et quelquefois ses nuits à préparer son examen pour l'École de Saumur. Comment une existence aussi calme avait-elle pu aboutir au suicide? En vain avais je interrogé mon ami sur ce secret.

Toutefois, je ne devais pas tarder à le connaître.

On venait d'amener à l'hôpital un maréchal-des-logis du même régiment que Gérard, et j'avais remarqué le trouble de ce dernier à la vue de son camarade. Quand, le lendemain, René d'Ubzac—c'était le nom de ce sous-officier—reçut la visite de ses deux sœurs, je crus que le pauvre garçon allait se trouver mal, tant il était pâle. Je suppliai Gérard de s'ouvrir à moi, pressentant quelque drame et l'explication peut-être de ce mystère qu'il m'avait caché, jusque là, avec un si grand soin.

Il éprouva comme un soulagement à me faire la confidence que j'attendais.

Des deux sœurs de René, l'aînée seulement était mariée. Gérard avait eu occasion de voir la plus jeune à une fête de bienfaisance pour laquelle René lui avait fait avoir une carte. L'impression que Mlle d'Ubzac produisit sur Gérard fut telle qu'il s'en revint fou d'amour, ayant dans le cœur une de ces passions terribles qui ne permettent pas de vivre sans la femme aimée.

Il voulut revoir la jeune fille et souffrit de son dédain;—elle était ausi orgueilleuse que belle; il subit l'effroyable torture de l'amour qui vous ronge le cœur et qu'on sait ne pas être partagé; et quand le malheureux eut la conviction que jamais la vicomtesse Mathilde d'Ubzac ne consentirait à devenir la femme d'un pauvre fils de paysans, eût-il un brevet d'officier dans sa poche, Gérard prit la résolution de mourir....

On sait le reste.

II

Maintenant que je connaissais son secret, je m'efforçai de lui prodiguer de mon mieux,—m'en faisant un devoir,—les bonnes paroles consolantes qui font du bien aux âmes ulcérées; mais les visites fréquentes des deux jeunes femmes étaient chaque fois pour Gérard un sujet d'émotion cruelle dont je ne parvenais pas à combattre les funestes effets.

Et je souffrais pour lui de voir l'altière jeune fille passer droite et fière devant le lit du pauvre malade sans daigner seulement jeter,—comme une aumône,—un regard de pitié sur ce malheureux qui se mourait de l'avoir trop aimée.

L'état de Gérard empirait; la fièvre l'avait repris plus violente que jamais, et je lisais dans ses yeux brillants, cerclés de noir, ce je ne sais quoi d'indéfinissable qu'on observe chez les agonisants.

D'ailleurs, il ne se faisait pas illusion, parlant de sa mort prochaine, et disant qu'il se réjouissait à la pensée d'être bientôt débarrassé de ses souffrances.

—Jurez-moi, me dit-il un jour, de lui remettre vous-même cette lettre, dès que je serais mort.

Et il tira de dessous son oreiller un billet qu'il me permit de lire, lettre d'adieux déchirants à la bien-aimée.

Je la remis dans l'enveloppe, que je fermai, en lui prommettant de faire ce qu'il désirait.

Quelques heures après, il était mort.

Le moment était donc arrivé de remplir ma mission. Elle était délicate. Je craignais que Mlle d'Ubzac ne voulut pas prendre la lettre.

Je sortis—c'était un jeudi, jour de visite—plein d'appréhension, mais bientôt décidé à attendre la jeune fille au bas du grand escalier conduisant à la salle des sous officiers; j'aperçus justement les deux femmes, vers lesquelles je m'avançai aussitôt.

—Mademoiselle, dis-je respectueusement à Mlle d'Ubzac, un mourant m'a chargé de vous remettre une lettre; en l'acceptant, vous me permettrez d'accomplir un devoir.

La jeune fille me regardait avec étonnement.

—Donnez, fit-elle, après une seconde d'hésitation.

Et elle prit la lettre que je lui tendais.

III

Je retournai auprès du mort, le cœur me battant à tout rompre.

Mlle d'Ubzac entra derrière moi; elle paraissait très émue.

Elle alla droit au lit où Gérard avait cessé de souffrir; et, alors, devant les infirmiers et les malades, qui la fixaient d'un œil curieux et peut-être ironique,—devant sa sœur, dont elle sentait peser sur elle le regard chargé de reproches, comme si elle eût fait publiquement la confession d'un passé coupable,—devant son frère, assailli tout à coup, lui aussi, par un doute terrible,—devant tous, la fière vicomtesse Mathilde d'Ubzac, dépouillant son orgueil, dont elle faisait spontanément le sacrifice à celui qui l'avait tant aimée, s'agenouilla au pied du lit funèbre et déposa en pleurant, à la place où le cœur du pauvre mort avait battu, le bouquet de violettes odorantes qu'elle avait apporté pour son frère malade.

MONDANITES.

L'émigration a été presque générale de la part de ceux qui pouvaient, ces jours passés, quitter notre ville, et si l'agitation des fêtes a cessé à la Nouvelle-Orléans, elle semble avoir voulu se dédommager en se reportant tout entière dans les villes d'eaux. Le 4 juillet, dont la célébration ne tombe pas en désuétude, a servi de prétexte aux plaisirs de toute sorte que se sont offerts nos voisins d'outrelac. Quelle délicieuse réunion on voyait hier à la Baie St-Louis, où les courses à bicyclettes, qui étaient la grande attraction du jour, avaient amené tout un essaim de charmantes jeunes filles! Le goût de ces courses s'est beaucoup développé et ce plaisir qui est aujourd'hui non plus du domaine de quelques privilégiés mais à la portée de tous ceux qui veulent en jouir, a donné lieu à une fête des plus joyeuses. Au reste, il en est peu qui n'obéissent à la mode généralement établie de faire au moins une excursion pendant la belle saison, époque à laquelle la campagne, parée de ses fleurs les plus fraîches, est si attrayente; et si juin, avec ses alternances de soleil et de pluie, s'est montré un peu maussade, de beaux jours sont promis aux voyageurs. Qu'ils se hâtent donc d'en jouir.

Mlle Dolly Burthe passera l'été à Mandeville, chez sa tante, Mme Louis Burthe.

M. Catesby Jones est parti dans le courant de la semaine pour Charlottesville, Vie.

Mlle Hattie Person est actuellement en visite chez Mlle Zella Logan.

Mlle Mathilde Théard a quitté la Nlle-Orléans vendredi, pour se rendre à la Baie St-Louis, où elle passera l'été avec sa belle-sœur, Mme Charles J. Théard.

Le mariage de Mlle Augusta Ferrandou avec M. Bier, de Texas, sera célébré en l'église des Jésuites le jeudi, 16 juillet.

Mlle Amélie Voorhies venant de la Baie St Louis où elle avait passé une quinzaine de jours chez Mme Jules Aldigé est arrivée à la Nouvelle-Orléans la semaine dernière et repartie aussitôt pour Rayne, Lne, où elle était attendue chez sa tante, Mme Mouton.

M. et Mme William O. Rogers et Mlle Ellen Rogers sont partis pour le Nord où ils vont passer l'été.

Mlle Claudia Guinault fera cet été un séjour de plusieurs mois à Mandeville.

M. et Mme Paul Capdevielle ont pris possession de leur jolie résidence d'été à la Baie St-Louis.

Mme A. De Russey et sa famille sont installées à Biloxi, pour la saison

Mme Infante et Mlle Inez Infante passent quelque temps à Ocean Springs.

Mme Carey W. Nicholas et Mme L. D. Goodrich sont parties jeudi, avec leurs enfants pour Claiborne Cottage, où elles feront un séjour d'environ six semaines.

M. et Mme S. Valeton de Thibodeaux ont passé plusieurs jours à la Nouvelle-Orléans, chez M. et Mme. O. Valeton.

Mlle Odette Rouselle est partie pour New York, la semaine dernière.

Mme Edouard Hernandez va passer plusieurs semaines à la Baie St-Louis, cet été.

M. Ben A. Oxnard est arrivé jeudi à la Nouvelle-Orléans, venant de Washington, D. C.

M. John J. West a lancé des cartes d'invitation pour le mariage de sa fille Nellie avec M. Eugène Bergondy La Pice, qui aura lieu le mardi, 14 juillet à West Hotel, Minneapolis, Minn. La réception aura lieu de 4 heures à 5:30.

Mlle Rose-Aimée Voorhies, qui est partie récemment, va passer l'été avec des amies à la campagne.

Mme A. A. Béchet et sa famille sont installées à Covington, Lne, pour la saison.

Des cartes sont envoyées par M. et Mme Arthur F. Lambert, annonçant le prochain mariage de leur fille Marie Joséphine avec le Dr Charles Mermilliot, Jr. La bénédiction nuptiale leur sera donnée en la Cathédrale St-Louis, le samedi, 25 juillet.

Mlle Eugénie Harris partira mercredi pour Atlanta, Gie, où l'attend Mme Harry Nathan, chez qui elle restera quelques semaines.

Mlle Eugénie Suydam, qui va suivre un cours à Harvard, est arrivée de la Nouvelle-Orléans à New York, jeudi.

Des cartes ont été reçues de M. et Mme Charles Cameron Lewis, faisant part du mariage de leur fille Joséphine Lewis Skees avec M. Ashby Lee Biedler, qui a eu lieu mercredi le 24 juin, à Charleston, Ouest Virginie.

Mme Randolph Bock et sa famille ont quitté la Nouvelle-Orléans, mardi, pour se rendre à Sewanee, Tenn, où elles vont séjourner pendant plusieurs mois.

M. Stephen Voorhies s'est rendu à la Baie St-Louis, vendredi, afin de prendre part aux fêtes qui devaient y avoir lieu.

M. et Mme Henry Beauregard partiront très prochainement pour St-Louis, où ils vont passer l'été.

Mlle Lulu Hall et Mlle Marguerite Avégno sont en visite chez leur grand'mère, Mme Millaudon, à St-Bernard, Le.

M. Henry M. Gill, qui s'est embarqué pour l'Europe vendredi dernier, va faire un voyage charmant, au cours duquel il parcourera l'Angleterre, l'Ecosse et la Suède.

M. Pierre Darcantel est actuellement à Covington, Lne, où il restera quelques semaines.

M. Fred. Choppin est parti vendredi pour la Baie St-Louis, où il va passer quelques jours.

Mme Mordecai et sa famille vont bientôt se rendre à Mississippi City et y resteront toute la saison.

Mlles Alice Farnet et Emma Carrière font un séjour des plus agréables chez Mme Charles J. Théard, à la Baie St-Louis, Miss.

Mme Générés et Mlle Générés sont parties pour Lithia Springs, Vie, où elles resteront trois ou quatre semaines et iront ensuite à Greenbrier White Sulphur Springs où elles passeront le mois d'août.

Mme Frank Copp est en visite chez des amies à Rapides, Lne.

M. et Mme Hypolite Laroussini ont pris possession de leur demeure d'été à Covington, Lne.

M. Stirling Nott, venant du Collége St-Mary, dont il est un élève distingué, est arrivé très récemment à la Nouvelle-Orléans, où il passera ses vacances avec ses parents.

Mme N. Stamps et Mme E. H. Farrar sont parties pour New York mercredi.

Mme Emilie Lejeune et Mlle Cécile Carrière se sont embarquées de New York hier à destination d'Europe où elles feront un séjour d'environ deux mois.

M. et Mme J. M. Soria ont quitté la Nouvelle-Orléans la semaine dernière pour se rendre en Europe.

Mlle Lily Trémoulet, venant de Washington, arrivera dans notre ville lundi.

M. Edmond Burthe, arrivé récemment du Nord, où il terminait ses études, passera l'été à Mandeville.

Notre jeune et charmant ami, Yvon L. M. du Quesnay, assistant peseur de la grande maison de coton de MM. Strauss & Cie, est parti jeudi dernier, par la route L. & N. Durant son mois de vacances le jeune touriste visitera les principales villes de l'Ouest et du Nord des Etats-Unis. Il nous reviendra frais et dispos pour la campagne prochaine. Nos meilleurs vœux l'accompagnent.

Mme J. Cathalogne et ses charmantes filles, Mlles Clémence et Augusta, partent cette semaine pour Ocean Springs, où elles vont passer l'été.

Les fiançailles de Mlle Joséphine Lion et de M. R. Sidney Gutman, de New York, sont annoncées.

M. Sidney Trémoulet qui est en congé, est arrivé de la Georgie, au commencement de la semaine, à la Nouvelle-Orléans.

Mlles Clarice et Lucie Claiborne partiront prochainement avec leur nièce, Mlle Louise Claiborne, pour Greenbrier, White Sulphur Springs, où elles vont passer l'été.

Mme B. B. Howard est partie vendredi pour Mississippi City, avec sa famille.

Mercredi a été célébré en l'église St-Pierre, à Washington, D. C., le mariage très sympathique de Mlle Alice Palmer, fille du Lieut. et de Mme Alfred M. Palmer, avec le Lieut. Numa Augustin, Jr., de l'armée des E.-U. L'église était garnie de fleurs et richement décorée et une assistance nombreuse et brillante s'y pressait. La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes fiancés par le Rév P. Sullivan qui a prononcé une éloquente allocution. La mariée portait avec une grâce exquise une très belle toilette de satin blanc ornée de chiffon.

Les demoiselles d'honneur étaient Mlles Hattie Augustin, Lily Trémoulet, Mamie Shea, Rosalie Dapray, Margaret Shea; les garçons d'honneur: le Lieut L. A. Nissen, Lieut. Joseph Wheeler, Lieut. A. S. Fleming, Lieut. J. A. Dapray. La "maid of honor" était Mlle Hattie Augustin et le "best man", le Lieut. H. Howard Stout. A l'issue de la cérémonie une très brillante réception a été donnée à l'hôtel Ebbitt.

Le Lieut. et Mme Augustin sont partis le même soir pour un voyage, au retour duquel ils iront au Fort Grant, où ils doivent résider.

Mlle Louise et Marie Joubert sont à Atlanta, chez leur sœur, Mme Litz Wahl.

M. J. D. Mioton est parti hier pour la Baie St Louis.

M. et Mme Michel Rivet qui sont actuellement à Amite City, Lne., y passeront encore quelques semaines.

On annonce le prochain mariage de M. Henry F. Alciatore avec Mlle Cordelia Florence Robinson, de Blanhams, Oregon, qui aura lieu en l'église du Christ, à Portland, le 8 juillet. M. Alciatore occupe depuis nombre d'années un poste important au département d'agriculture du Cooperative Wheater, à Portland, Oregon, où il ne compte que des sympathies. Puisse-t-il ne connaître que des jours heureux est le vœu que forment ses amis.

Mme Léon Joubert et Mme P. E. Archinard sont à Hot Springs, Ark.

M. et Mme George Q. Whitney sont partis vendredi pour New York.

Au nombre des jeunes filles les plus remarquées et les plus admirées à la distribution des prix de l'Académie des Saintes-Anges nous nous faisons un plaisir de citer Mlle Loretta Breslin, fille de M. Breslin, le pharmacien très connu.

Mlle Breslin a lu une composition ayant pour titre "La raison d'être du succès," qui lui a valu des éloges très mérités. A ce triomphe elle en a ajouté d'autres, et le moindre n'a pas été celui qu'elle a obtenu par la façon remarquable dont elle a interprété le rôle qu'elle remplissait dans l'opérette qu'elle a chantée d'une voix délicieuse. C'est une gradusé à ajouter à la liste de celles dont à juste titre les professeurs s'enorgueillissent.

Mme E. Harris est en visite chez Mme Gardère, à Gretna, Lne.

Le mariage de M. Fernand White avec Mlle C. Tricou a été béni mardi dernier en l'église Ste-Rose de Lima, par le Rév. Père Mittebroun. La mariée qui portait avec grâce une délicieuse toilette a été conduite à l'autel où l'attendait M. White, par son oncle, M. Carl Weysham.

Mlle Nellie Young est partie, hier matin, pour le Nord, où elle va voyager avant de se rendre au Canada.

Mme John Dymond, Jr, a quitté notre ville ces jours derniers pour se rendre en Virginie, où elle restera quelque temps.

Mme M. Stamps et Mme E. H Farrar étaient au nombre des passagers du Hudson qui est parti pour New York, mercredi.

Mme Charles Barrière va bientôt se rendre au Nord, où elle passera l'été.

M. et Mme W. O. Rogers et les demoiselles Rogers sont partis lundi, pour New York.

Mlle Lilly Deeves est en Virginie, où elle séjournera durant l'été.

Mlle Bessie Borland a été une des jeunes filles les plus admirées à Richmond, Vie., la semaine dernière.

Mlle Erskine Kock va voyager au Nord et dans l'Est avec M. et Mme James P. Kock.

Mme Virginie Ducatel est partie jeudi pour Waukesha, Wis., où elle va cette année encore passer la saison.

M. et Mme E Howard McCaleb partiront sous peu pour le Nord.

M. et Mme E. Contorié sont à Ocean Springs, où ils resteront plusieurs mois.

Mme George A. Paoletti et sa famille passeront l'été à Biloxi, Miss.

Mlle Eugénie Gueydan est partie, lundi, pour Boston, Mass.

M. et Mme Léon Gibert sont de retour de Mandeville.

Mlle Grace Coleman, venant de Summit, Miss., est arrivée à la Nlle Orléans, la semaine dernière.

Mlle L. Crawford est partie dans le courant de la semaine pour Biloxi, Miss.

Chemin de fer Louisville et Nashville.

Le temps le plus rapide fait entre la Nouvelle-Orléans et New York, est fait maintenant par le service quotidien limité du chemin de fer Louisville et Nashville. 5 juil—dim

JULES ANDRIEU,

—Successeur de—

ROCHEREAU & ANDRIEU,

AGENT D'AFFAIRES,

912 rue Gravier,

Nouvelle-Orléans, Lne.

P. O. Box 113. 29 jan—1an

VAPEURS.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

STEAMER NEW CAMELIA

Commençant le 11 Avril 1896.

Partira de MILNEBURG à l'arrivée des trains du Dépôt Pontchartrain, à la tête de la rue Champs-Elysées:

Tous les jours (excepté les mercredis et les dimanches) à l'arrivée du train de 4 heures P. M.

Au retour, quittera Madisonville tous les jours à 5 heures A. M.

L'eau et le temps le permettant.

EXCURSIONS:

Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Old Landing, les Mercredis et Dimanches par le train de 8 h. A. M.

Frêt reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à la tête de la rue Girod.

W. G. COYLE & CIE., Agents, No 323 rue Carondelet, coin Union.

7 avril—

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New-York et le Havre, Et entre New-York et Alexandrie, Egypte, via Paris, (valable 60 jours).

1re classe, $160. 2me classe $116.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite partiront comme suit:

LA BOURGOGNE, Leboeuf, 4 juillet, à 6 A. M.
LA TOURAINE, Santelli, 11 juillet, à midi.
LA NORMANDIE, Deloncle, 18 juillet, à 6 A. M

Prix du passage pour le Havre.

Vin compris dans toutes les classes.

Première cabine............$81, $101, $121 et au-dessus, selon les accommodations.
Deuxième classe............................$61
Entrepont, $32 10, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.

Billets, aller et retour, à prix réduits

EMMANUEL E. PREVOST, Agent général du Sud, 45 rue Baronne

CROMWELL STEAMSHIP CO

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT

Steamers:

KNICKERBOCKER........Mercredi, 8 juillet.
HUDSON...................Mercredi, 15 juillet.
LOUISIANA..............Mercredi, 22 juillet.

Partiront de leur quai à 8 a. m. au pied de la rue Toulouse.

Assurance de Marine sur Cargaison un Quart pour Cent.

Taux et Connaissements Directs donnés pour tous les Points de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etranger.

Les agréments pour passagers ne peuvent être surpassés.

Pour frêt ou passage s'adresser

ALEX. HARRIS, Agent. No 313 rue Carondelet.

mars—1 an

ETAT DE SITUATION

—DE LA—

BANQUE du PEUPLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS,

A la clôture des affaires, Mardi soir, 30 juin 1896.

ACTIF.	
Comptant	$ 276.449 82
Change	69.517 28
Prêts et escomptes sur tous prêts	1,093,196 84
Actions et bons	40,310 00
Propriétés foncières	63.428 56
Total	$1,542,902 50
PASSIF.	
Fonds-capital	$300,000 00
Profits non divisés	173,457 10
Dépôts individuels	1,067,687 40
Dividendes non payés	1,758 00
Total	$1,542,902 50

Moi, J. A. De BLANC, Caissier de la Banque ci-dessus nommée, jure solennellement que l'exposé qui précède est correct, du mieux de ma connaissance et de ma croyance.

J. A. De BLANC, Caissier.

Assermenté et signé pardevant moi, à la Nouvelle-Orléans, ce 30 juin 1896.

ANT. DORIOCOURT, Notaire.

5 juil—1f

Hotel de l'Hermitage

HOTEL FASHIONABLE.

Installé dans la Belle Ferme de Mihavea, Près de Covington, Lne.

L'hôtel est bâti sur des terrains élevés, couverts de pins, de chênes et de magnolias, avec des sites pittoresques sur les bords du Bogue Falaya. L'endroit est l'un des plus sains et des plus beaux de la contrée. Puits artésien, etc.

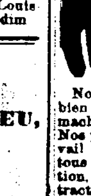
Chambres meublées des plus confortables et à neuf.

Cuisine française.

Une voiture de l'hôtel prend les voyageurs et les ramène à la station de Covington.

Dirigé par L. P. Bouby.

Pour renseignements écrire "Covington P. O., La" 1er avril—



Philadelphia Dental Rooms

Coin Canal & Bourbon,

Au-dessus du R. E. LEE HAT STORE, Elévateur, 4 rue Bourbon.

Nous avons des salons élégants et commodes, bien pourvus de tous les nouveaux instruments, machines et accessoires connus à la profession. Nos prix sont raisonnables et justes. Notre travail est pleinement garanti. Nous fabriquons tous les matins de l'AIR VITALISÉ pour l'extraction, absolument sans souffrance, des dents. Extraction de dents sans souffrance, 50 sous.

20 oct—1an

FEUILLETON.

LETTRES

—D'UNE—

JEUNE FILLE.

1809, 1810, 1811.

Nous croyons intéressant de reproduire dans toute leur simplicité des lettres que Mlle Amélie de M.... adressait de Paris à une parente qui habitait une petite ville du Pas de Calais.

Ces lettres renferment des détails sur le mariage de l'Empereur avec Marie-Louise; un portrait très curieux de la nouvelle impératrice; le récit de l'incendie au bal du prince de Schwartzenberg, et le baptême du roi de Rome.

La première de ces lettres est datée du 18 décembre 1809, peu de jours après le drame officiel joué aux Tuileries le 15 décembre, c'est à dire le divorce.

Mlle Amélie de M.... y raconte un bal donné par la ville à l'Empereur, bal auquel elle a assisté.

Le récit est fait avec un enjouement tout spontané et, il semble, une certaine vivacité d'esprit

Ce 18 décembre 1809.

Pardon, mille fois pardon, mon aimable amie, de te faire attendre si longtemps ma réponse, cependant il faut que je t'observe que c'est toujours moi qui commence. Quand j'ai le temps, rien de mieux, mais quand je me trouve pressée comme ce mois ci, par exemple, je voudrais que Mlle Delphine ne tienne pas si bien *son quant à elle*; enfin, cela est passé, n'en parlons plus.

Il faut que je te dise à présent quelle a été la cause de mon silence. Tu auras probablement entendu parler d'un certain bal qu'on a donné à la Ville. Et bien! à ce bal, j'y ai été, et les préparatifs m'ont ôté huit jours de mon temps. Le bal était très brillant, mais beaucoup trop nombreux. La salle ne peut contenir que deux mille personnes, et il y en avait plus de trois mille-cinq-cents; tu dois juger, par là, que la foule n'était pas petite.

J'ai parfaitémhnt vu notre Empereur.

Le premier quadrille a été dansé par les rois et les reines. Le roi de Hollande dansant avec Mme Murat, aujourd'hui reine de Naples; le roi de Naples avec Mme Louis, reine de Hollande; la reine d'Espagne, Mme Joseph, avec le roi de Westphalie, Jérôme, et la reine de Westphalie avec un prince étranger.

L'Empereur, le roi de Saxe et le roi de Wurtemberg étaient spectateurs.

La seconde contredanse a bien été dansée par des rois, mais avec des femmes de bourgeois. Toute la Cour s'est retirée à dix heures.

L'Empereur a été fort gracieux, il a parié à presque toutes les femmes.

Tu vois, ma bonne amie, que mon temps a entièrement été pris; tu dois être bien persuadée que, s'il m'avait été possible de t'écrire plus tôt, je l'aurais fait de bien bon cœur, d'autant plus que c'est une bien grande satisfaction pour moi de causer avec ce que j'aime.

Tu ne sais pas, ma chère Delphine, que l'Empereur a répudié sa femme. Eh bien! si tu ne le sais pas, je te l'apprends et te dis que c'est fait d'avant-hier.

A présent, on fait beaucoup de conjectures sur l'épouse qu'il va prendre. Mais personne ne sait la vérité.

Avec tout mon verbiage je t'ennuie peut-être, et il faut avouer que je suis bien maladroite de ne pas te demander des nouvelles de ton petit Carlos. Mais, pardonne-moi, c'est que tu m'avais dit dans ta dernière lettre qu'il allait beaucoup mieux.

Adieu, je t'embrasse, crois à l'amitié que je t'ai vouée pour la vie.

Ton amie,

AMÉLIE DE M....

Dans la lettre suivante il n'est pas question de l'Empereur, mais une amusante chanson de l'époque mérite au moins d'être notée:

Ce 22 janvier 1810.

J'ai bien reçu, ma chère Delphine, le petit mot que tu m'as fait remettre par ce petit domestique; mais, dans cette même lettre, tu m'en promettais une autre qui devait être bien longue; mais, comme depuis il a fait de fortes gelées, je crains bien que lors du dégel ma pauvre lettre n'ait été emportée avec les grandes eaux. N'importe, je me rends à mon devoir, et vous souhaite un mari pour cette année, à condition que ce sera à Paris; sinon, point de mari. Il me semble t'entendre dire: Ah! qu'elle est égoïste! elle me souhaite un peu de bien, mais, hélas! à quelle condition! Allons, mademoiselle, ne raisonnez pas comme cela; si ça arrivait, vous seriez plus heureuse que vous ne le méritez.

Tu me dis toujours que je ne te parle pas de ce qui me regarde. Je puis t'assurer que c'est pourtant en toi que j'ai le plus de confiance. Mais les temps sont durs et les hommes rares; ainsi il faut s'en passer jusqu'à nouvel ordre. Ah çà! ne va pas t'aviser de laisser traîner cette lettre; je compte sur ta prudence.

Il faut que je te divertisse en te donnant la *Miniature de Paris*, c'est une chanson charmante:

(Air du vaudeville du *Sorcier*.)

I

Amour, mariage, divorce,
Naissances, morts, enterrements,
Fausses vertus, brillante écorce,
Petits esprits, grands sentiments,
Dissipateurs, prêteurs sur gages,
Hommes de lettres, financiers,
Créanciers,
Maltôtiers,
Et rentiers,
Tièdes maris, femmes volages,
Riches galants, pauvres maris,
Voilà Paris.

II

Là des commères qui bavardent,
Là des vieillards, là des enfants,
Là des aveugles qui regardent
Ce que leur donnent les passants.
Restaurateurs, apothicaires,
Commis pédants, tailleurs voleurs,
Rimailleurs,
Ferayeurs,
Aboyeurs,
Juges de paix et gens de guerre,
Tendrons vendus, quittés, repris,
Voilà Paris (1).

(1) Nous pensons pouvoir nous borner à ces deux couplets de la chanson, qui en contient cinq.

J'espère que voilà une belle chanson et que je suis bien bonne de donner ainsi l'éloge de Paris.

Dis-moi, je t'en prie, si tu auras beaucoup de bals cet hiver. Pour moi, je n'en ai eu encore que deux et je n'en vois pas encore dans le lointain. As-tu eu de belles étrennes? Veux-tu bien me répondre? As-tu eu de jolies étrennes? Est-ce que tu es sourde? Je crois que oui. Pauvre petite, à la fleur de son âge avoir une si désagréable infirmité. Réellement je te plains du fond de mon âme. Et Dieu sait comme mon âme est profonde.

Moi, j'ai eu une robe de mousseline à raies roses et blanches, laquelle robe est fort bien faite et garnie avec une ruche de tulle au bas, et les manches sont réellement charmantes; j'ai eu une chaîne d'or, une bague et un joli canif que mon cousin m'a donné.

Comme je sais que tu t'intéresses à tout ce qui peut me faire plaisir, je te dirai que mon cher frère a enfin une place. Elle n'est pas très belle, mais nous espérons qu'il n'en restera pas là.

Je t'embrasse comme je t'aime.

AMELIE DE M....

Le 10 mars 1810, Mlle Amelie de M.... écrit à son amie:

Ce 10 mars 1810.

Tu vois bien, petite vilaine, que je te trouve toujours en défaut; car, malgré que je sois un peu paresseuse à ton égard, ne m'avais-tu pas promis de ne pas compter les lettres? Mais je te donne l'absolution, parce que, comme nous allons entrer dans le saint temps de carême, il faut faire de bonnes œuvres.

Comme je sais que tu aimes un peu les détails, je vais t'en donner autant que mon papier le permettra. Il faut te dire que le carnaval pour moi n'a pas été fort gai, cependant j'ai dansé cinq ou six fois, entre autres le dimanche et le mardi gras; le dimanche, j'avais une robe de crêpe à pois rouge, une bien petite taille, parce que c'est la grande mode. Comme tu me reproches de ne pas te faire part de tout ce qui m'arrive ou de tout ce que je pense, il faut que je te compte ce qui m'est arrivé ce soir-là. Il y avait dans la société un petit jeune homme âgé de dix-huit ans, qui est fort joli de figure et qui danse très bien; j'ai dansé la gavotte avec lui.

Apparemment qu'il m'a trouvée de son goût, car il m'a fait danser plusieurs fois dans la soirée, et chaque fois que nous faisions la queue du chat ou un tour de main, le compère me la serrait très fort. Je crois que c'est un fin matois. Tu vois qu'il faut que j'aie une grande confiance dans ta complaisance pour t'écrire de semblables sottises, et le t'assure aussi, ma bonne amie, qu'aussitôt qu'il sera question de mon mariage, et que je le saurai, tu seras la première à qui je le dirai. Mais prends patience, mon papa répète tous les jours qu'il ne veut pas me marier qu'à vingt-cinq ans; je crois et j'espère qu'il n'en pense pas un mot, car à te dire la vérité, cela ne m'arrangerait pas trop, mais que veux-tu, il faudrait bien s'y soumettre, d'antant plus que lorsqu'on n'a pas beaucoup de fortune, les établissements sont si difficiles, on n'est pas sûr de ne pas rester fille.

Le mardi gras j'avais une robe de bal avec une ruche pareille au bas de la robe. Je me suis fort amusée, le bal était charmant, les jeunes gens fort aimables et une bien bonne musique. Là, je n'ai pas fait de conquête. Je suis sortie du bal à quatre heures du matin, et j'ai cru un moment que nous ne pourrions nous en aller avant le jour; il faisait un temps de chien, et aucun fiacre ne voulait marcher; aussi, ma bonne Delphine, avons-nous été obligés de nous mettre neuf dans un fiacre, deux messieurs derrière et le cocher, ce qui faisait douze. Il me semble que c'était assez comme cela, heureusement nous sommes arrivés sans aucun accident.

Sais-tu que nous allons avoir des fêtes superbes en l'honneur du mariage de l'Empereur? La nouvelle Impératrice doit arriver le 20, et le 25 elle sera mariée. L'Empereur lui a envoyé son portrait entouré de diamants. Chaque diamant coûte trente mille francs, et il y en a trente de cette espèce. On lui fait aussi des chemises qui coûteront chacune douze cents francs. Pour peu qu'on lui en donne quelques douzaines, c'est assez joli.

Dans la lettre datée du 16 avril 1810, Mlle Amélie de M.... raconte la cérémonie du mariage de l'Empereur à laquelle il lui fut donné d'assister:

Ce 16 avril 1810.

En vérité, ma bonne Delphine, je suis bien coupable. C'est le temps qu'il faut gronder et non pas moi. Tous les jours je veux t'écrire, et toujours il y a quelque obstacle.

Tu sais, sans doute, ma bonne amie, que l'Empereur est marié. Il y a aujourd'hui quinze jours. Je vais te donner, autant que je le pourrai, le détail de tout ce que j'ai vu. Ils se sont mariés dans la salle du Louvre. Ils ont traversé toute la grande galerie qui forme la façade du quai. Il faut te dire que cette même galerie vient d'être remise à neuf, et que c'est réellement la plus belle chose du monde. Des deux côtés, il y avait trois rangs de banquettes qui furent remplies par des femmes presque toutes fort bien mises. Il y en avait environ quatre mille: le coup d'œil était réellement la plus belle chose du monde. J'y suis allée avec maman, ma sœur et deux messieurs. J'ai été obligée de me faire coiffer à quatre heures du matin. Nous sommes partis à neuf heures et nous ne sommes arrivés qu'à onze heures. Il y avait des billets pour entrer, comme cela se pratique à toutes les fêtes. L'Empereur, l'Impératrice et tout le cortège sont arrivés à deux heures.

A continuer.

Dictionnaire:

ENTÊTÉ: Celui qui veut avoir une autre volonté que la vôtre.